

Coeur de roc Le lyrisme ardent de Daniel Danis

Guylaine Massoutre

Number 99 (2), 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26108ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massoutre, G. (2001). Review of [Coeur de roc : le lyrisme ardent de Daniel Danis]. *Jeu*, (99), 15–19.

Cœur de roc : le lyrisme ardent de Daniel Danis

Le *Langue-à-langue des chiens de roche* de Daniel Danis brûle d'une clameur incendiaire. On y entend la rumeur des amours qui se cherchent, on y ressent la brûlure des émotions que vivre enflamme. Orgie, instincts, sexe, initiation, viol, alcool, le désordre humain s'y concentre et fait ruer la langue dans une inspiration au souffle court, haletant. La gorge ouverte, les chiens, trop humains, hurlent, agacent les sens et aiguissent les nerfs. Le ton monte, aucun conflit ne se résout. Au contraire, la pièce finit dans le drame : un jet de roches lapidera les amants, qui venaient tout juste de consentir à une relative douceur. Lecture, donc, du lyrisme ardent de la pièce, sise dans une île fictive du fleuve Saint-Laurent.

Le point de vue de spectateurs. Notes extraites de journaux littéraires

Les opinions qui suivent ont été jetées à vif, peu après la représentation, par des jeunes gens d'une même tranche d'âge, la vingtaine, tous un peu plus vieux que les jeunes de la pièce :

C'est une pièce dure, difficile à supporter à cause des souffrances qui y sont évoquées, de sa langue crue et directe. Les textes sont lourds de sens, touchants. C'est une pièce qui vous coupe le souffle, vous jette par terre. J'en suis encore bouche bée, comme abasourdie...

Claude-Émilie Roy

Alors que le soleil se couche sur la salle et que nous sommes plongés dans une obscurité qui déjà annonce la souffrance, Djoukie et Niki entrent en scène, prennent l'espace de leur regard, l'une déchirée, l'autre songeur. Le premier cri de Djoukie frappe mon cœur, telle une vague qui s'écrase sur le rocher. Déjà un cri dérange, et ce sera l'histoire d'une lutte qui nous contraint à voir, à palper l'essence de la vie en chacun de nous.

Geneviève Duchesne

Le théâtre est merveilleux. On dit qu'il est éphémère, mais il ne l'est pas vraiment. Une pièce, quelle que soit sa durée, continue de vivre dans le cœur des artisans et dans l'âme des spectateurs.

Geneviève Duchesne

Première impression : bon, sans être extravagant.

Sarah Boucher

Aboyer sa misère pour labourer son propre bourreau
Réservoir de rages canines, incisives camouflées.



Chacun son île, sa solitude noyée,
Parcelle putréfiée d'un « nous » viscéral, fatal,
Angoisses naissantes en parallèle à de vieilles cicatrices,
Côtoient. [...]

Éternelle quête du rêve réaliste, d'un minuscule bout de chair auprès duquel nous, affamés, pourrions saliver notre salut. Le roc est contagieux, transmissible par voies orale et transcendante ; c'est sain, ça nous permet de protéger nos déserts intérieurs. Visage de roc, poigne de roc, cœur de roc... Jappons notre mal de vivre en chœur, genoux saignants, mains écorchées. Nos ongles sont longs d'avoir trop peu griffé. Crachons notre âme en lambeaux à la figure d'une société qui n'en a absolument rien à faire. Faisons-le pour nous.

Geneviève Plante

Ducharme s'est souvent fait reprocher son éternelle puérité et sa constante révolte, plus ou moins motivée. L'exaltation imaginative de Réjean Ducharme agace, alors que la rage impertinente de Daniel Danis se voit attribuer des éloges. Pourtant, les reproches adressés à Ducharme conviennent mieux à Danis. L'écriture de Danis est inventive, mais celle de Ducharme l'est au moins autant.

Jacinthe Bédard

On ressent un choc indéniable après avoir assisté à une représentation de la pièce de Danis. Un trouble profond émane de cette œuvre. Empreinte de force déstabilisante, elle joue sur les sentiments bruts de l'être humain : l'amour, la haine, le déracinement et le désir, au sens large. Danis veut nous frapper de plein fouet, au cœur et au corps, il choisit le langage pour parvenir à ses fins. [...] Nous avons le sentiment que Danis est en crise d'adolescence, écorché vif qui se complait dans cette situation. On pourrait souhaiter un peu plus de finesse.

Carlo Vargas

Hier, une émotion a grandi tout au long de la représentation. Elle contrôlait les pensées de mon corps. Cette main qui écrit tremblait devant le néant et l'incompréhension de la race humaine. Que des sentiments si amers ou des pulsions si intenses se soient réveillés dans mon crâne, nul ne peut deviner ce qui s'est passé en moi durant la représentation. Du cœur au cœur, voilà le langage du *Langue-à-langue des chiens de roche*.

Jacinthe Guérin

Cette pièce me marquera peu. Pourtant, j'en suis sorti troublé. L'énergie négative, le texte crié, les personnages torturés, la déprime et le dégoût, tout cela allait trop loin et m'a blasé. Pourtant, le ton poétique du texte s'accordait bien à la scénographie. En fait, j'ai aimé cette poésie dure, froide et grinçante.

Maxime Boisvert

Je suis resté sidéré, pétrifié devant cette force scénique – un tison rougissant, brillant et sanglant. Le texte, aux images puissantes et pénétrantes, n'est-il que folie exacerbée, comme ont protesté certains ? L'humain y est un hybride amour-haine ; sa condition, « hume-haine ». J'ai aimé le rôle joué par Normand D'Amour : un lycanthrope, la fragilité humaine avec l'instinct intact de la bête.[...] Comme un dieu lycanthrope, le personnage implore la lune, devenue pourpre, la vie perpétuelle et l'orage des sens ; il demande la jouissance éternelle. Ce



prêtre, ce druide allégeant la vie, reste alors un hybride de la bête et de l'homme, honnête à ses émotions et alerte à ses sensations... Il jubile et nous jouissons.

Stéphane Larue

Les personnages sont très attachants dans leur quête d'amour, de spiritualité et d'un monde meilleur. L'ouverture vers l'extérieur, à la fin de la pièce, annonce un certain espoir de mettre fin aux peurs, à l'angoisse et à l'autodestruction des personnages.

Élisabeth Lecompte

Le théâtre moderne peut en arriver à perdre tout son sens par une ouverture excessive aux sens. La lecture de Herbert Marcuse, juste avant la pièce, me l'a fait détester pour son manque d'originalité et ses emprunts clichés à la psychanalyse.

Nicolas Roy-Bourdagés.

Eugenio Barba affirme que « le corps acteur [...] n'est pas une machine physique, mais le carrefour où se rencontrent le réel et l'imaginaire, le concret et l'abstrait, le physique et le mental¹ ». À lire les opinions des jeunes spectateurs, on constate que cette pièce porte plus qu'une symbolique. Elle agit au carrefour des sensibilités. L'univers de désir, de peur et d'angoisse qu'elle charrie a pour contrepartie un imaginaire de justice, d'amour et de réconciliation humaine. L'île de Danis demeure toutefois inscrite du côté sombre des anti-utopies.

La rage des passions

« Vent de la terre, montre-moi à aimer plutôt qu'à aboyer », implore Djoukie, 15 ans, en répandant son désir d'amour jusqu'aux oreilles de sa mère, pas trop pointilleuse sur les conventions. « Tu te crois bien intelligente à dégueuler toute la vase de ton petit théâtre crâneux sur tout ce qui bouge », lui rétorque vivement Joëlle, la mère, 31 ans. Ces personnages étourdissants ont « le mal de l'île » ; ils vivent séparés du monde, mais soudés entre eux. Ils sont installés dans un profond malaise qui menace de les étouffer. Ils ont « la rage », une manifestation récurrente de leur inconfort, de leur violence intérieure. Les passions seraient héréditaires et contagieuses, dit-on. Chez Danis, elles trouvent une langue débridée, querelleuse, provocante, exacerbée. La mère et la fille se ressemblent dans la suffocation et l'excès : « Entends-tu mon cœur enfermé dans tant de sombriété ? » Djoukie force la note, soutenue dans sa folie langagière par l'auteure de sa « chienne de vie ».

Pourtant, dans le bric-à-brac linguistique des personnages, quelque chose de grave, d'épouvantable cherche sa voie. « Je me sens paralysée comme enrochée par l'éminence d'une catastrophe », avance Joëlle à celle qui vient de son ventre, dit-elle, confondant la matière des mots, l'idée d'angoisse et la relation avec sa fille, qui meurt effectivement à la fin de la pièce. Non seulement l'écriture de Danis noue les affects dans la syntaxe et les images, dans les mots-valises et les néologismes par dérivation, mais elle atteint les zones

1. *Le Corps en jeu*, Paris, CNRS, 2000, p. 253.

Le Langue-à-langue des chiens de roche de Daniel Danis, mis en scène par René Richard Cyr (Théâtre d'Aujourd'hui, 2001). Sur la photo : Jean-François Pichette, Marie-France Lambert, Normand D'Amour et Dominique Quesnel.
Photo : Christian Desrochers.



troubles que Lautréamont, avec son infâme Maldoror, couchait dans des pages d'une révolte aux accents métaphysiques absolus. Elle cherche à provoquer une théâtralité poussée vers l'animalité. Souvenons-nous des *Paravents*, de Jean Genet, où l'auteur demande à la Mère de s'inspirer d'une chienne.

Comment exprimer la défonce, se rendre près de la mort sans perdre la raison ? Danis n'écrit pas, confie-t-il lors d'une rencontre publique avec des lecteurs, sous l'empire de sa raison, mais sous celle des rêves. Partant des images mentales, du lieu cérébral où tout est lié, pris en bloc dans un inconscient torturé, il décante ses obsessions, décompose les scènes, demande aux procédés surréalistes de l'écriture de donner un fil narratif à ce qui n'en a pas encore, au moment des surgissements nocturnes. Écrire, pour lui, c'est d'abord s'écrier. Faire sortir la rage, l'impulsion, la folie s'impose. Danis expose dans un vocabulaire inventif, un vernaculaire a-normé, un argot familier où se mélangent les niveaux de langue, les jeux de mots, les mots d'esprit et l'humour. La poésie du *road movie*, dans ce récit oral, n'aurait pas déplu au fabuliste : « DJOUKIE : Le bazou jaune serein s'aplatit sous les épaisseurs de la nuit avec, sous la banquette arrière, Déesse, une terre saoule, assise entre deux sacs de charognes. » Dans cet extrait, le personnage décrit la scène, d'une manière fragmentée, selon un processus d'« acculturation », au sens qu'Eugenio Barba propose pour atteindre au comportement extra-quotidien, qu'un autre personnage précise dans la pièce : « Voilà que je cauchemarde même éveillé. » Le rêve transforme la perception du jour et lui donne ses mots, aux formes et aux énergies latentes dilatées.

Il faut ensuite à Danis relier les images entre elles, selon un réseau de correspondances. Un intense travail d'écriture est alors sensible, notamment dans toutes les difficultés que les personnages éprouvent à communiquer. « Éclipse d'éclipse », s'écrie Léo s'adressant à son fils Charles, naïf et rêveur. Naturellement, l'humain, chez Danis, ne parle pas. Le passage par l'expression paroxystique annule le silence qui entrave et bloque les relations. Charles rêve en noir, son frère Niki en jaune, rouge et bleu. Il en sort, une fois réveillés, des sculptures chez l'un, des projets de bonheur chez l'autre ; et une grande connivence entre les deux frères. Le langue-à-langue, terme inventé pour désigner le baiser, serpente d'une bouche à l'autre avec l'innocence des jeux interdits. Ainsi, quoi de plus simple pour Coyote que de dire à Niki : « c'est dans ce fossé-là que tu mets ta fanfardoche », impudique éducation sexuelle qui passe pour une astucieuse leçon de choses ? Dans la foulée de cette langue corporelle, Léo détient la palme de l'aisance, notamment lorsqu'il parle à Simon, venu lui retirer ses chiens : « Au lieu d'entamer une guerre, paquet de nerfs, prends donc un petit chiot. Ouvre-lui ton cœur, parle-lui. Ça sécurise quand on a des bouffées d'angoisse. » Simon sort alors de cette rencontre avec un chien. La parole, qui touche aux émotions, permet l'action non violente, la résolution de certains conflits. Entre les jeunes, elle cherche la détente où s'initie l'amour. Non que Danis ait découvert là des ressorts nouveaux de l'âme, mais les chemins de son écriture sont imprévus. Le rythme de sa pièce dénote une construction soignée ; l'intervention d'un plan de récit, entrecoupant l'action dramatique, introduit une distanciation heureuse pour la réflexion. Danis sait désarmer ses propres bombes émotives : il nous laisse alors entrevoir son intention. Les mots des émotions voyagent, chez lui, à travers un paysage invisible, qui se révèle dans la matérialité organique du théâtre.

La souffrance de vivre

Ce « langue-à-langue », corps à corps, cœur à cœur, cherche finalement la fusion d'un texte et de son public. Personne ne manquera la formule « Au secours d'amour ! », lancée par les jeunes de la pièce, en écho l'un à l'autre. Ils iront jusqu'à la mort pour se faire entendre. Faut-il mourir pour mieux renaître ? Cette idée – romantique, adolescente, quasi religieuse – de la liberté, qui court en une révolte contagieuse, propose l'évasion plutôt que le retour au quotidien. Tous les personnages de Danis préfèrent les mondes de l'illusion et du subconscient au réel, toujours trop décevant, violent, primaire. Ce sont des « âmes rêveuses qui jappent coincées sur cette maudite terre rocailleuse » ; signalons que Djoukie, campée sur sa muraille, sera lapidée à mort. Seul Léo, le plus âgé, offre l'image d'un père aimant, protecteur mais impuissant à diriger les restes d'un hypothétique « paradis perdu » – le bonheur régressif du ventre maternel, selon les mots du grossier Coyote. Certains choisissent la mort, tentation d'un apaisement ; d'autres, l'orgie. D'autres encore, comme Joëlle, ont préféré se blinder de dureté pour bâtir leur île, figure de l'utopie projetée sur un lieu ; leur pureté est avertie, mais aucune carapace ne saura les protéger du deuil.

Tous les personnages de Danis préfèrent les mondes de l'illusion et du subconscient au réel, toujours trop décevant, violent, primaire.

Personnages accablés de solitude, leur douleur évoque le manque, l'autocensure. Leurs désirs condamnés les affligent d'un destin qui ressemble à l'ivresse du malheur. Détresse, défaite de la colère... : « La vie est-elle ce que décrit Danis, un univers cruel où l'amour tente de se frayer un chemin ? Qu'est-ce que l'amour ? Comment cerner ce sentiment mystérieux, violent, souvent inexplicable, qui attire irrésistiblement un être vers un autre ? Est-ce le résultat de notre solitude et de nos angoisses ? » se demande Karine Finley, jeune spectatrice troublée. Une autre lui répond : « Je tente de me retirer dans un univers personnel exempt de tourments, mais ces aboiements me déchirent le cœur. Lorsqu'ils cessent, le silence est vide, et je ne peux m'empêcher de sourire, à travers ma douleur, à la vue de ces êtres extraordinaires qui savent communiquer les tourments d'autrui et l'urgence de vivre. Je les en remercie, sans savoir pourquoi, et je quitte la salle le cœur encore serré, pensant à Djoukie. » (Geneviève Duchesne)

Daniel Danis a trouvé le théâtre pour écarteler son corps de parole et le faire vivre en cycles d'écriture. Toutefois, que deviennent les coups de cœur, quand la fougue communicative s'estompe, où s'en va la vie, précaire et menacée ? Cette pièce laisse un doute, une ouverture à l'inconnu comme à l'angoisse. Le cri d'amour, même, n'est-il pas rapt, séduction violente par la parole ? Que vaut la métaphore de « la langue des chiens », sinon qu'elle est « une sorte de quête primitive inspirée des orgies de l'équinoxe chez les tribus qui croyaient au cycle des éléments naturels », comme l'exprime un personnage ? Rouge sang, l'obsession charnelle guide en somme sa pensée ; elle l'alimente et la ressource, au seuil du néant. Ce théâtre communicatif, communautaire et politique, comporte un fort marquage sensoriel. La dramatisation exacerbée et pessimiste, chez Danis, engage, nous semble-t-il, une totalité psychophysique qui a pour but de questionner la barbarie. Et elle y parvient. **■**